

Les valeurs éducatives au risque du néo-libéralisme

Carl Ruest

Volume 44, Number 1, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081832ar>

DOI: <https://doi.org/10.53967/cje-rce.v44i1.5119>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Society for the Study of Education

ISSN

0380-2361 (print)

1918-5979 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ruest, C. (2021). Review of [Les valeurs éducatives au risque du néo-libéralisme]. *Canadian Journal of Education / Revue canadienne de l'éducation*, 44(1), ix–xi. <https://doi.org/10.53967/cje-rce.v44i1.5119>

© Canadian Society for the Study of Education, 2021



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Book Review/Recension d'ouvrage

Les valeurs éducatives au risque du néo-libéralisme

Sous la direction de Michel Fabre et Christiane Gohier

Mont-Saint-Aignan: Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015, 168p.

ISBN : 979-10-240-0420-4

Recensé par :

Carl Ruest

Doctorant, University of British Columbia

Ce recueil examine la situation actuelle et l'avenir de l'éducation dans un monde économique, politique et social de plus en plus soumis aux diktats des marchés et de la concurrence. Il regroupe les contributions de neuf chercheurs recoupées en autant de chapitres. Dans l'ensemble de ces textes, le néolibéralisme est défini comme un système où l'ensemble des individus sont libres de participer ou non à des marchés concurrentiels. Ce système «véhicule une vision utilitariste de l'homme qui devient 'entrepreneur de soi-même'» (p.113) ; «Chacun pour soi et le marché pour tous» (p.31) résumera Pachod. On se pose donc la question à savoir où se situent l'école – et ses valeurs – dans un tel système. Les perspectives empruntées sont plutôt françaises (sauf pour Gohier, de l'UQAM), mais celles-ci trouvent certainement écho au Canada où les curricula s'enlignent de plus en plus sur les lois du marché et où les entreprises privées se font plus présentes sur les campus universitaires.

La première partie, *Questions d'école*, explore les changements subis par l'école à l'ère du néolibéralisme. Dans le premier chapitre, Trouvé étudie comment les valeurs néolibérales se déploient à travers l'enquête PISA de l'OCDE. L'auteur se questionne à savoir s'il n'est pas contradictoire de vouloir adapter la formation des élèves aux demandes du marché étant donné la nature fluctuante de celui-ci. Il semble cependant confondre fluctuations cycliques et fluctuations structurelles. La nature incertaine du

marché réside dans les cycles économiques plutôt que dans les changements structuraux, c'est-à-dire ceux qui affectent la nature même de l'économie. Les changements structuraux, eux, bien qu'arrivant dans l'avenir donc par définition non complètement certains, sont beaucoup plus planifiables. Fonder l'éducation sur le principe de l'économie de marché n'est donc pas contradictoire au sens où l'entend Trouvé. Dans le chapitre suivant, Pachod s'intéresse à savoir si l'école d'aujourd'hui, empruntant ses méthodes, ses valeurs, sa terminologie à l'entreprise – performance, productivité, compétence, privatisation, capital humain –, ne serait pas, elle aussi, néolibérale. Dans le troisième chapitre, Prairat se penche sur la question de ce qu'est enseigner et comment les principes axiologiques de l'enseignement sont remis en cause avec la nouvelle réalité sociale, par exemple, par la montée de l'implication parentale qui conduit à la contestation des savoirs et par l'effritement de l'autorité de l'enseignant.

Dans le premier chapitre de la deuxième partie, *Lectures*, Lamarre prône que l'esprit critique du public peut se reconstruire par l'éducation, alors qu'au chapitre 5, Olivier voit en la théorie de la reconnaissance, dans laquelle on reconnaît la lutte de groupes minoritaires, un outil pour déjouer les pratiques éducatives issues du néolibéralisme. De son côté, au chapitre 6, Fabre argumente que le brouillage sémantique apporté par deux schèmes politico-économiques peut aider à expliquer l'arrivée des valeurs néolibérales dans le monde de l'éducation.

Dans le chapitre 7, premier de la dernière partie, *Diagnostics et perspectives*, Gohier note que le débat a toujours cours sur la compatibilité de l'enseignement des savoirs avec celui par compétences. Elle critique cependant le modèle d'école vue comme entreprise. Moreau, dans le chapitre 8, fait l'hypothèse que l'éducation est la formation d'un être tout au cours de sa vie ; «une éducation qui ne rendrait pas les nouveaux venus impatients de vivre leur propre vie ne serait qu'un dressage à l'obéissance» (p.133). Enfin, dans le dernier chapitre, Martinez explore la question de la confusion des valeurs et note que, dans une société de mutations, les citoyens adoptent souvent des opinions révélant des positions extrêmes. L'éducation, rehaussée des valeurs refondées, permettrait de faire résistance à l'appauvrissement cognitif et symbolique.

À travers l'ouvrage, l'ensemble des auteurs se questionne sur le bien-fondé de pratiques éducatives de philosophie néolibérale ; questionnement qui sous-entend une condamnation de celle-ci, comme le révèle assez bien le titre : *au risque du néo-libéralisme*. L'argumentaire développé par les auteurs prend presque comme axiome que

ces valeurs issues du monde néolibéral sont en effet condamnables. Les auteurs n'argumentent que trop peu à savoir si et en quoi ces valeurs néolibérales sont mauvaises ou non. D'ailleurs, dans sa contribution, Moreau opposera «de *bonnes* valeurs – défendues par un messianisme néo-républicain incarné par l'État – et de *mauvaises*, prônées par un marché libéral» (p.123, mon emphase). En étant peu critiques sur ce point, les arguments que les auteurs avancent, défendant les valeurs éducatives dites classiques, prennent saveur de mélancolie, où ce dont on se souvient d'un monde passé est nécessairement meilleur. Martinez et Gohier se montrent plus explicites dans leur critique du néolibéralisme. Martinez remet en question la notion de liberté qui se trouve au fondement même du néolibéralisme. La dérégulation issue de théorie libérale devait valoriser la liberté individuelle, mais comment un individu, supposément maître de ses désirs, peut-il être libre lorsqu'il est assujéti à la supériorité économique d'autrui ? Gohier reprendra essentiellement le même argument. Voilà, semble-t-il, le seul argument important questionnant le néolibéralisme.

Comme l'ouvrage porte sur l'éducation au temps du néolibéralisme, pratiquement chaque auteur fait une revue de sa définition et description de cette question. Il aurait sans doute été préférable, pour assurer une meilleure fluidité et éviter la répétition, qu'un seul chapitre soit dévoué à cette question. De là, chaque auteur aurait pu apporter des précisions, au besoin, pour étayer sa thèse.

Enfin, cet ouvrage s'adresse à toute personne qui participe à l'élaboration de curricula, au chercheur, à l'étudiant de cycle supérieur ou au décideur public qui s'interroge sur la place et la philosophie que l'école devrait avoir dans notre monde néolibéral et sur les valeurs qui devraient la sous-tendre. Il jette un éclairage nécessaire sur ces questions et encourage à la réflexion.